

CHAPITRE PREMIER

Les oiseaux de nuit se taisaient et les insectes bruissaient à peine. C'était le signe qu'attendait la vieille Moraika la Sage, annonciateur des horreurs à venir. Dès que la femme blanche avait investi le vieux manoir des esclavagistes, elle avait su que les ténèbres s'étendraient sur ces terres. Lorsque même les animaux qui régnaient sur la nuit étaient intimidés au point de garder le silence, c'était un avertissement donné à tous... Mettez-vous à l'abri ou préparez-vous à être dévorés.

Secouant sa bourse, un objet médical dont elle ne se servait que pour effrayer les jaguars, les serpents ou d'autres bêtes sauvages, elle convoqua la tribu dans la plus grande des cases. Et ils vinrent, obéissants malgré les désirs des plus jeunes de réfuter les anciennes croyances des vieilles mégères. Mais tous sentaient que Moraika n'était pas comme les autres. Elle était déjà vieille lorsque leurs grands-parents étaient jeunes et connaissait des secrets dont on ne parlait qu'à voix basse au cœur de la nuit.

Aussi menue que la jeune fille de dix ans de Khuno le Chasseur, aussi flétrie qu'une fleur privée d'eau, la vieille sorcière parut grandir en taille et en puissance alors qu'ils s'installaient à l'intérieur de la longue case. Dans la petite tribu, personne ne pouvait confondre Moraika avec une ancienne qui aurait vécu plus longtemps qu'elle ne l'aurait du. Elle avait en elle le savoir, la force intérieure et le don de voir les puissances invisibles existant en ce monde. Lorsqu'elle les appelait ou demandait qu'on lui prête attention, tous obéissaient sans un mot, sans poser de questions.

Dans leur langue primordiale presque oubliée, cette même tribu s'appelait « les Vivants ». Ils occupaient une grappe de petites cases et une autre plus longue sur la rive d'un grand lac dans un pays connu sous le nom de San Pedro. La région quasiment inhabitée où ils vivaient était appelée *Corazon Negro*, le cœur noir. Rares étaient ceux qui habitaient dans cette forêt vierge, un territoire peu accueillant affligé d'une histoire terrifiante.

Les Vivants avaient une vision du monde simple, mais étonnamment profonde. L'humanité était divisée en trois : la première était les Vivants, leur peuple, peu nombreux, mais extrêmement solidaires ; le deuxième groupe était ceux qui hantaient la jungle, d'autres tribus humaines restant dans leur coin et se mêlant rarement aux Vivants. Les uns et les autres vivaient en bonne harmonie : les tribus restaient dans la forêt vierge, les chasseurs Vivants en bordure des arbres.

Le dernier groupe était les étrangers, les hommes et les femmes habitant de l'autre côté du lac. Ils n'avaient aucun respect pour la terre, les Vivants ou ceux de la jungle. Pour eux, ce n'était que des obstacles qu'il convenait d'éradiquer par le feu, le métal et des poudres explosives. En retour, les Vivants n'avaient aucun respect pour ces humains ; il leur manquait un élément essentiel.

C'était la nature même de la vie et la mort. Allpa, l'esprit de la vie, représentait l'air, le ciel, la jungle, les eaux du lac, les plantes, les animaux et l'humanité. Il convenait d'accepter en soi Allpa, présent en tout ce qui vivait. Renier son esprit signifiait s'opposer à la nature toute entière, ce qui ne pouvait que mal finir.

La mort était personnalisée sous le nom de Supay, mais cet esprit n'était ni redouté, ni adoré. Pour les Vivants, la mort était inévitable. Même les anciens arbres, aux branches plus grandes que leur longue case, finissaient un jour par tomber et retourner à la terre. C'était un cycle : Allpa créait la vie, Supay la renvoyait à la poussière. Un cycle que les Vivants comprenaient et respectaient.

Mais les étrangers semblaient croire que ce mode de vie, à la fois simple et complexe, devait être défié et vaincu. Ils tentaient de détruire des parties de la jungle pour extraire des métaux ou des minéraux du sol. Ou ils jouaient avec leurs propriétés physiques dans l'espoir qu'un jour, ils pourraient vivre aussi longtemps que les montagnes. Idiote. Nul ne pouvait nier le pouvoir d'Allpa et Supay. Pourtant, des étrangers étaient venus au *Corazon Negro* pour mener ce combat.

Le premier était un chercheur d'or et d'autres métaux et pierres précieuses. Connu sous le nom d'Hortado, il mourut deux jours après son arrivée de la morsure d'un serpent jaune. Son escorte contracta une fièvre maligne et leurs cadavres furent vite dévorés par les créatures de la jungle.

Le suivant fut le frère d'Hortado cherchant la dépouille de son parent. Plus fort de corps et d'esprit, il survécut aux duretés du pays, mais sombra peu à peu dans la folie. Se déclarant roi et plus tard le fils de Dieu, il tua brutalement plusieurs membres de son escorte avant de sauter dans les flammes, mettant fin à sa propre existence.

Quelques années passèrent avant qu'un autre ne s'annonce, un gros homme joyeux qui s'appelait père Pupo. Les Vivants savaient qu'il était tout aussi fou qu'Hortado, mais d'une façon différente. Là où le premier était prompt à attaquer avec son épée et son couteau en hurlant comme un possédé, Pupo riait aux éclats en faisant claquer son fouet sur les corps de son escorte et des Vivants. Avec l'aide d'autres étrangers, il bâtit un manoir d'un étage plus grand que la longue case. Les Vivants l'évitaient tant que possible, se cachant dans la jungle, sachant qu'il voulait les réduire en esclavage et les envoyer de l'autre côté du lac dans les griffes d'autres Blancs. Pupo connut également une fin tragique : un jour, on trouva son cadavre amputé des yeux, des mains, de la langue, des pieds et des testicules.

Au fil des années, trois autres Blancs vinrent vivre dans la grande maison au sommet de la colline. Tous trois n'y trouvèrent qu'une mort horrible. L'un déclara un beau jour qu'il était Dieu, ressemblant en ça à feu Hortado. Il se jeta du balcon de la maison et s'écrasa au sol, se brisant la nuque. Le deuxième s'enfonça dans la jungle avec une partie de chasse et disparut sans laisser de traces. On n'en retrouva rien, pas même les fusils qu'ils portaient, lui et ses hommes. Le dernier fut tué par sa femme, enragée de l'avoir trouvé au lit avec une des esclaves, qui mourut également, après quoi la meurtrière se jeta dans le lac en poussant de grands gémissements. La vieille Moraika, qui prétendait avoir connu les deux frères Hortado, raconta un jour que cette même épouse blanche avait été dévorée par une torture géante. Personne ne remit en question son récit, mais tous ceux qui pêchaient dans le fleuve le firent en silence, craignant de réveiller cette terrible tortue.

Et nul parmi les Vivants ne remettait en question l'histoire du *Corazon Negro* telle que la racontait Moraika. Cette terre qu'ils habitaient avait quelque chose d'effrayant. L'air y était toujours lourd, humide et difficile à respirer, sauf pour ceux qui y étaient nés. Les jours étaient courts, et un soleil implacable martelait le sol avec une intensité surprenante. Les nuits étaient stygiennes, terrifiantes, remplies des cris des bêtes, des stridulations de milliers d'insectes et des appels de créatures inconnues de tous sauf des Vivants.

Mais pour les étrangers, le plus horrible encore était les odeurs, les milles relents de la jungle agressant les narines. Une puanteur douce-amère planait sur toute chose, un nuage toxique qui, au premier abord, était agréable. Mais au bout d'un moment, ces spores corruptrices devenaient enivrantes, paralysantes, écœurantes. Pour les Vivants, c'était l'arome de la vie et la mort, la naissance et la pourriture. Mais pour les Blancs et ceux de l'autre côté du lac, c'était l'essence de la nature monstrueuse du *Corazon Negro*.

Pour la vieille Moraika, c'était la méthode qu'avait trouvée la jungle pour se protéger de ceux qui voulaient souiller ses terres et son peuple. Elle avait pris le tibia d'Hortado pour s'en servir de canne, et beaucoup disaient que sa bourse à médicaments était remplie des os des doigts d'autres Blancs qui avaient succombé aux pays des Vivants. Même Ayar le Pêcheur, le chef et l'un des hommes les plus forts du village, n'osait pas s'opposer à la vieille Sage. Elle était Allpa et Supay en un seul corps, la vie et la mort, un être terrifiant que la tribu respectait plus que tout.

Et c'était aux nouveaux étrangers, la femme à la peau pâle et son compagnon, qu'elle se montra sous son jour le plus effrayant. Ces deux-là étaient apparus deux lunes plus tôt pour s'installer chez le vieux Pupo. Un grand groupe d'hommes les avaient suivis, emportant de nombreuses caisses débarquées de bateaux. Mais ces ouvriers forts et baraqués, aux mains rugueuses et aux voix tonitruantes, s'en allèrent une fois leur tâche accomplie. Ils partirent la tête et la voix basse. Pour eux, le *Corazon Negro* était un endroit effrayant peuplé de créatures terribles. Ils choisirent la fuite, joyeusement et sans le moindre doute.

Mais la femme resta, l'homme la suivant comme un chien obéissant. Organisant une brève rencontre avec Moraika et les Vivants, elle leur donna des couteaux de métal, des bourses de cuir, des provisions et des médicaments que la Sage jugea acceptables. En échange de tout ça, la femme demanda juste qu'on la laisse en paix, sans jamais interrompre son travail.

Une requête qui ne fit qu'amuser les Vivants. Pas un seul d'entre eux n'avait la moindre envie d'entrer dans le manoir que le père Pupo avait construit bien des années plus tôt. La tribu n'avait pas de mots dans leur langue pour décrire la profonde révulsion qu'il leur inspirait. Cette habitation avait quelque chose d'impie... une violation de l'ordre naturel des choses qu'ils respectaient avec dévotion. Personne n'y aurait mis le pied, même sous la menace d'une mort horrible. Lorsqu'il fallait s'y référer, ils appelaient ce lieu effrayant « séparé d'Allpa comme de Supay ». Pour les Vivants, il n'y avait rien de pire.

Mais la présence de cette femme rendait nerveuse et craintive la vieille Sage. Ce qui ne cessait d'inquiéter les Vivants, car rien ne semblait devoir altérer son calme. Elle fixait pendant des heures la jungle, le lac et cet horrible manoir sur la colline, immobile comme une statue gravée à même l'un des énormes arbres de la jungle. Et lorsqu'elle sortait de ses trances, c'était pour émettre des mots secs, gutturaux, glaçants. La vieille Moraika laissait entendre qu'on était à l'aube d'une ère effrayante riche en événements de proportions monumentales. Personne ne s'en moquait, bien que certains, tels que Killa le Rassembleur ou Pacha le Faible, se demandèrent si l'esprit de la sorcière n'avait pas perdu son lien avec la réalité. Mais ils gardaient leurs réflexions pour eux sans jamais les exprimer à voix haute.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés dans la longue case, Moraika désigna le foyer de sa canne en os et murmura :

— Pas de feu. Pas de bruit. Personne ne parle.

Pacha, qui boitait à la suite d'une morsure de jaguar et était donc préposé à l'entretien de la case longue, éteignit le feu de camp. Et les Vivants gardèrent le silence, les yeux braqués sur Moraika. Même les bébés qui n'avaient pas encore reçu de noms se turent, nichés dans les bras de leurs parents. La vieille Sage avait le don de clouer le bec même aux plus jeunes de la tribu ; ils se contentaient d'obéir sans savoir pourquoi, comme leurs parents, leurs frères et leurs sœurs.

La sorcière contrefaite se tint devant sa tribu, parcourant des yeux la petite foule. De gauche à droite, vers la jungle et vers le lac. Sa tête oscillait en d'étranges mouvements spasmodiques. Aux yeux de bien des présents, on aurait dit un oiseau, une petite créature vivant dans la peur des dizaines de prédateurs qui la chassaient sur la terre comme dans les airs. Les Vivants savaient que des événements terribles se préparaient, car ils n'avaient jamais vu leur Sage se comporter ainsi. Son calme était rompu, et sa tribu était accroupie à ses pieds, redoutant d'entendre de mauvais présages.

Puis la silhouette frêle se figea, le regard braqué sur le lac. Un frisson la traversa, et elle ferma les yeux. Les Vivants se crispèrent en la regardant, un sentiment d'angoisse s'emparant d'eux comme une brume sombre. Quelque chose arrivait, quelque chose de répugnant, une transgression contre l'ordre naturel des choses qui effrayait même Moraika.

Un bruit liquide rompit le silence vibrant d'appréhension, un clapotement particulier, comme si quelque chose d'énorme se déplaçait dans l'eau, puis sortait tout dégoulinant du lac. Le bruit s'amplifia, s'approchant d'un pas lourd de la case longue. Instinctivement, les enfants se cachèrent les yeux, les plus jeunes pressant leurs visages dans les bras de l'adulte le plus proche, les plus âgés se cachant sous leurs avant-bras. Ils savaient ce qui se passait, même s'ils ne le comprenaient pas. Quelque chose était entré en ce monde, quelque chose qui n'avait rien de naturel, quelque chose d'effrayant, de dangereux.

Puis l'être fit son apparition, s'encadrant dans la porte de la case longue. La créature avait forme humaine, mais un humain tel que les Vivants n'en avaient jamais vu. C'était un vrai géant : un membre de la tribu debout sur les épaules d'un autre aurait à peine atteint sa tête. Et sa peau, visible sous la lumière crue, était d'un gris ardoise évoquant un cadavre. Ses cheveux, aussi noirs que ceux de la tribu, étaient longs, en désordre, entourant sa tête comme la fourrure d'un grand félin. Un colosse, terrifiant. Ses vêtements n'étaient guère que des haillons disparates, les restes de ce que portaient les étrangers pour couvrir leurs corps.

Mais ce qu'ils n'oublieraient jamais jusqu'au jour de leur mort, c'étaient ses yeux, ces étranges orbes de soufre peu naturelles, grandes et luminescentes, qui les scrutaient délibérément. Ce n'était ni les pupilles dorées d'un fauve, ni celles à facettes des plus gros insectes. Ils recelaient une froideur presque reptilienne, une intensité perverse, une *altérité* qui semblait voir à l'intérieur même des membres de la tribu.

Ce n'était pas un étranger comme les autres, mais une créature trop terrible pour qu'on puisse imaginer son origine. Les Vivants se blottirent devant cette parodie d'humain sans oser émettre un bruit ni bouger un muscle. Ils étaient figés comme une hirondelle face à un serpent, incapables d'une réaction naturelle comme fuir ou se battre. Car ils savaient tous au plus profond d'eux que tenter l'un ou l'autre n'aurait eu pour résultat qu'une mort aussi immédiate que douloureuse.

Le géant blême sourit alors, et tous se reculèrent instinctivement. Des crocs acérés comme des rasoirs luirent à la lumière, ceux d'un prédateur dans la bouche d'une monstruosité artificielle. Impossible d'imaginer plus grotesque, une parodie difforme d'Allpa et Supay. Les Vivants tremblèrent de peur, attendant que la bête frappe.

Mais celle-ci tourna les talons pour se diriger vers le manoir sur la colline. Le colosse marchait à grandes enjambées, l'eau s'écoulant de ses haillons comme si Allpa lui-même voulait fuir cet organisme maléfique.

Quelques secondes plus tard, l'intrus avait disparu sans laisser de traces de son passage. Mais tous connaissaient sa destination : la femme étrangère vivant dans cet horrible manoir perché au-dessus du lac.

Finalement, c'est Moraika qui rompit le silence, ses yeux larmoyants embrassant toute la tribu en même temps :

— Ça recommence.

— Quoi ?

Khuno fut le seul à oser poser la question, et encore, d'une voix tremblante.

— Les destructeurs d'Allpa, ceux qui ont renié Supay. Ils sont de retour. Et ils veulent modifier l'ordre naturel des choses.

La voix de Moraika n'était qu'un coassement rauque aussi effrayant que l'être qui venait de les quitter.

Killa vint se blottir aux côtés de Pacha et regarda la sorcière, ses joues striées de larmes :

— Devons-nous fuir ? Nous cacher ?

Moraika secoua la tête lentement, délibérément :

— Non. Nous allons nous préparer. Je vous dirai comment. D'abord, allons dormir. Ensuite, il faudra se mettre au travail. Car l'étrangère sur la colline est désormais l'ennemie de tout ce qui vit. Nous devons être prêts lorsqu'elle cherchera à détruire Allpa et Supay. Allez ! Rentrez vous coucher. Nous avons beaucoup à faire.

Les Vivants obéirent, mais cette nuit-là, peu trouveraient le sommeil. Tous reverraient les yeux de soufre et les crocs terrifiants de l'intrus. Et tous se souviendraient qu'il s'était dirigé vers la demeure de l'étrangère.

Celle qu'ils connaissaient sous ce drôle de nom de Frankenstein.